

AU TEMPS DU FRONT POPULAIRE

par

Michel LEVESQUE

C'est au temps du Front Populaire, avant le voyage de Gide à Moscou. Un écrivain anglais, ami de Gide, le charge de trouver une famille parisienne pour héberger son fils, Ben, pendant son séjour en France. Gide demande à mes parents s'ils peuvent accepter cette responsabilité. C'est oui.

Un soir, Gide vient dîner à la maison. À cette époque d'attente fiévreuse il y a souvent des meetings. Ce soir-là, une importante réunion se tient à la salle Wagram. Gide a envie d'y aller, juste pour voir, dit-il. Il demande à mes parents si Ben et moi pouvons l'y accompagner. Nous voilà donc partis tous les trois.

Arrivés à Wagram nous avons du mal à nous faufiler pour franchir les cordons de policiers et du service d'ordre. Nous restons coincés au fond de la salle tout en voyant assez bien les leaders sur l'estrade — on les entend à peine. Les discours succèdent aux discours. Chacun y va de son couplet. Tout le monde applaudit. La griserie de la foule se communique en même temps qu'elle fait peur ; cette masse paraît si fragile. On se sent prisonnier mais dans une atmosphère chaleureuse. Il m'est impossible de juger quoi que ce soit des dires des orateurs, tous plus brillants les uns que les autres.

Comment se fait-il que le brouhaha s'atténue et que des allées et venues discrètes sur l'estrade semblent inquiéter les leaders ? Au lieu de poursuivre leurs discours, il se consultent entre eux mystérieusement. Le climat change rapidement. Que se passe-t-il donc ?

Tout le monde sait qu'à l'extérieur sur la Grande Avenue, des contre-manifestants excités cherchent à entrer — heureusement contenus par les forces de l'ordre.

Sur l'estrade, chacun reprend sa place...Le Président va parler... La salle est tendue après cet intermède imprévu.

«*Camarades, nous avons une bonne surprise : André Gide est dans la salle.*» C'est une explosion de joie, de cris, venant peut-être de manifestants ignorant qui est cet André Gide dont on fait tant de cas.

Le Président obtient un calme suffisant pour demander à Gide de bien vouloir adresser quelques mots au public. Il demande alors de laisser un passage pour que Gide puisse accéder à l'estrade.

Deux gars du service d'ordre l'aident à fendre la foule. Gide s'est fait juste un peu prier avant de se laisser entraîner, la foule l'encourage bruyamment. Le voilà sur l'estrade. Applaudissements. Apartés avec le président et chaque orateur — le tout dans un brouhaha qui ne cesse que lorsque le président annonce que Gide va parler.

Silence religieux.

Que va-t-il dire ?

Après des remerciements émus, quelques mots improvisés affirment le grand espoir de Gide et sa foi dans ces militants avec lesquels il est à l'unisson pour lutter contre les dangers du fascisme montant.

Applaudissements, slogans, cris... Encore quelques mots du Président et c'est la fin du meeting. Tous les orateurs se lèvent et la salle entière entame *l'Internationale*, le poing fermement levé.

Gide est toujours sur l'estrade, son grand chapeau bicornu à la main gauche. Il lève timidement son avant-bras droit en serrant gauchement le poing jusqu'à la fin du chant révolutionnaire. De loin, je le vois bouleversé, gêné et heureux, attentif à ces hommes et à ces femmes criant leur foi dans l'avenir.

Les lampions s'éteignent. Avec beaucoup de difficulté, Gide nous rejoint pour la sortie.

Dehors, les contre-manifestants hurlent aussi mais sont tenus à distance par les policiers.

Je revois Gide fermant et desserrant le poing, ces gestes gauches qui trahissait ses hésitations et ses réflexions.

Il voulait venir incognito mais aurait été certainement déçu de ne pas être reconnu.

Dans le taxi qui nous ramène, beaucoup de silence.

*

GIDE ABNÈGUE

Sans doute vers 1937. Je devais être en permission pour quelques jours à Paris. Je téléphone à Gide. Il me répond d'une voix faible, qu'il est alité et qu'il souffre le martyre — mais que je vienne le voir quand même, en fin d'après-midi. Je vais donc rue Vaneau — Madame X., la femme de ménage de l'époque, m'ouvre la porte et m'introduit. Je trouve Gide seul dans sa chambre, riant, ne pouvant s'arrêter de rire, les larmes aux yeux... «Ah ! Michel, je souffre terriblement mais figure-toi que Valéry, venu prendre de mes nouvelles, sort d'ici. Je lui ai dit très sérieusement : "Très cher, c'est terrible de souffrir ainsi, j'abnègue", Valéry est parti d'un grand éclat de rire qu'il m'a aussitôt communiqué, il a parcouru l'appartement vide, feignant d'ameuter la galerie en riant et criant : "Vite, vite, Gide abnègue, Gide abnègue..."»